

altéré par la lumière

corinne rondeau

Jon Nazca, photographe pour Paris-Match, immortalisait cet été le débarquement de migrants sur les plages d'Andalousie. La légende indique « La misère jaillit de la mer au visage des touristes ». À l'exception de deux enfants sur le côté gauche de l'image, c'est plutôt l'inertie des touristes qui frappe. Autre image, même immobilité. La légende indique « le regard stupéfait des estivants ». Ça tombe bien ils sont de dos. Le slogan du magazine « le poids des mots et le choc des images » a pris un coup de vieux comme le cul du naturiste, les bras sur les hanches. En regardant les migrants courir et l'ensemble occidental, on parie sur la nature qui fait toujours bien les choses : dans quelques millénaires quand la Méditerranée aura disparu, sous la pression des plaques tectoniques arabo-africaines, on se déplacera tous à la même vitesse, sans plus de plages et de Paris-Match.

Point de vue du photographe : derrière les migrants et devant les touristes. Il embrasse tout ce petit monde mettant le regard du lecteur à distance, juste ce qu'il faut pour en rire ou pleurer. Or mieux vaut suivre Spinoza « Ne pas rire, ne pas pleurer, ne pas haïr mais comprendre ». En feuilletant l'hebdomadaire, une série de photographies d'Alex Majoli, ancien reporter pour Magnum, m'est revenue à l'esprit. Il s'agit de SKÉNÉ, en référence au théâtre antique grec. Réfugiés à Lesbos, policiers fondant sur une foule au Brésil, évangélistes de rue au Congo, ... Sans rien forcer d'un rapprochement formel, ni d'une dramaturgie à l'efficacité redoutable, entre jouissance du regard et frayeur de celle-ci, ces événements sont estampillés d'un ténébrisme à La Caravage. On pense tout de suite à une reconstitution. Pourtant, Alex Majoli ne compose pas, il échafaude un dispositif, une structure de quatre mètres de haut. On pense aussi à une prise de vue de nuit à cause de la profondeur sidérante des noirs. Or des flashes très puissants fixés à l'armature sont déclenchés à chaque prise. La réalité est au grand jour, et le spectacle, une nuit sourde où les cris et les gestes sont figés comme dans un tableau vivant.

L'inondation artificielle de lumière qui renverse le jour en nuit fait signe à nos corps plombés sur le sable, à notre fétichisme des yeux face à cette scène de clair-obscur uniformisant, à notre évitement de la douleur toujours singulière, à notre incompréhension : la noirceur est toujours cachée dans la lumière. Ce renversement devient une hyperbole de notre incapacité à voir, celle que voulait reconstruire Robert Smithson avec des bouts de miroirs et la mer pour qu'ils se réfléchissent mutuellement.

Alex Majoli n'a pas oublié que la vision est un dispositif autoritaire. Lorsque on se met au défi de rapporter la réalité, la meilleure manière de le faire est de construire un appareillage qui l'affirme, quitte à lui donner des airs de peinture ancienne, de mise en scène, d'histoire. Entre confusion et excès baroque, la vérité est toujours entre fiction et réalité. En termes de réception de l'image, la vérité a la forme d'une question toujours à reprendre « En quel temps vivons-nous ? » Car si la douleur actuelle des hommes se fige dans l'apparition d'une image du passé, inutile de s'enquérir du présent. La calamité est reléguée à l'arrière, sous nos culs nus ou endimanchés, les migrants peuvent continuer de courir. On n'a pas fait dispositif plus infaillible que celui de SKÉNÉ pour révéler la mise en scène de notre temps, de notre temps perdu dans la lumière.

